

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 34

Artikel: La découverte de l'Amérique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que sa respectueuse reconnaissance, — bien que, plus d'une fois, il eût cru voir, au milieu des soins fraternels dont l'entourait Adèle, paraître une tendresse plus vive.

Il ne fallait plus effaroucher l'oiselet; ne se prendrait-il pas de lui-même, insensiblement ?

Mais, pour cela, il importait que rien ne fût changé à leur intimité.

— Voulez-vous être sage! répondit Adèle... Allons! étendez-vous bien sur votre fauteuil!... Vous avez votre journal; moi, ma besogne... Ah! çà!... ah! çà!... que faites-vous donc ?

Fernand avait pu à peu glissé du fauteuil et était tombé à genoux, un peu lourdement.

— Mais voulez-vous bien vous relever !

Et elle le prenait par les épaules et tâchait d'avoir l'air courroucé.

— Non, non! déclara-t-il, je ne me relèverai que si vous me promettez que, pour vous voir, je ne serai plus forcé de faire comme Roméo au balcon de Juliette.

— Est-ce que vous avez envie de vous briser l'autre jambe? répliqua-t-elle toute cramoisie.

— Mademoiselle, c'est mon pauvre cœur qui est brisé!... Par pitié, ne me quittez plus jamais!... Soyez ma femme!... Vous êtes orpheline; je suis seul à Paris; unissons nos deux existences... Je vous aime depuis que je vous ai vue... Je me remettrais à faire des bêtises si vous ne vouliez pas m'épouser!... Par pitié!...

Toute souriante, elle le força à se relever; et quand il fut de nouveau bien étendu sur son fauteuil, elle le menaça du doigt:

— Mais, fit-elle, serez-vous un mari bien sage, bien obéissant, monsieur, bien fidèle à votre... maison?... et sera-ce votre femme que vous écouteriez... ou vos camarades?...

Il tendit les bras vers elle.

— Oh! vous voulez bien? s'écria-t-il... Vous voulez bien, dites?... Par pitié pour un pauvre garçon qui vous aime de tout son cœur!

Elle se laissa un peu aller sur sa poitrine, et elle dit gravement:

— Non... Pas par pitié!... Par amour!

Le pont de Tsessé.

Ai-vo z'ào z'u ètà pè Tsessé? Petètrè bin què na se, per hazà, vo demàorà pè Romairon àobin pè lè Bioux, que sont don tot à l'autro bet d'ào canton dè Vaud et dè cé veladzo que vo dio!

Mà, breffe! lo sèdès-vo, àobin lo sèdès-vo pas, vo derè què Tsessé est 'na galèza coumouna tot ào confin d'ào Valà, proutso d'ào Rhoùno et io ia prào bou po fèrè d'ài syndico, allà pi! quand bin lè dzeins dè stu veladzo sont on bocon reniyi pè clliào d'ài z'einverons, que lào diont lè Turques, et vo z'è dza de ia on part d'ans porquiet.

Se clliào dè Nàovela, que sont tot proutso, sè redressont po cein que l'ont dein lào veladzo lo menistre et lo conseiller et se sè fotont on bocon dè clliào dè Tsessé ein lào deiseint lè Turques, n'ont tot parà pas à fèrè tant lè fiertons, leu que l'ont batsi lè *lovà*, po cein que lào z'ermaillès, à cein que paret, froumelhiont dè cllia vermena.

Don, quand on est pè Tsessé et qu'on v'ào allà su lo Valà, on est d'obedzi dè passa lo Rhoùno su on vilho pont ein bou, couv'ài avoué on t'ài, que cein est prào coumoudo po sè mettrè à la chotta quand vint 'na carra.

N'ia pas onco tant grantein, n'ia v'ài min dè pont perquie et, lè z'autro iadzo, n'ia v'ài po passà lo Rhoùno, à Tsessé, que n'espèce dè liquietta avoué quiet on vo fas'ài travaissà dè la part delé ein payeint cauquies bates à cé que lo menavè. Et n'ètai què justo, kà lo gaillà lè z'affanavè prào!

Mè rassovigno qu'on bon vilho mè des'ài

* Le *lovà*, d'après les gens de la contrée, est un ver provenant des œufs de la mouche appelée communément « mouche des tumeurs des bêtes à cornes » et qu'elle dépose, grâce à une sorte de dard dont elle est pourvue, dans la peau de certains bestiaux. La partie atteinte s'enfle ensuite et s'élève comme une bosse. Lorsque le ver est arrivé à sa grosseur, il sort par l'ouverture qu'il pratique à cette tumeur et se laisse tomber à terre.

qu'ein '15, quand lè z'Autrichiens, qu'étiout adon pè lo Valà, et qu'aviont passà per tsi no po allà arrètà Napoléon que voliavè mettrè l'Uropa à fu et à sang, aviont bo et bin d'ài passà lo Rhoùno dein l'édhie, que lào tsévau eimpatt'avont tantqu'ia la panse. Adon, coumeint clliào kaiserlicks aviont d'ài campà on part dè dzo dein lè z'einverons, cé bon vilho mè contavè assebin què clliào sordà sè gein'avant pas per lè: l'eintr'avont tot dr'ài dein lè z'hotò, guegnivant amont lè tsemenà et fasiont signe ài dzeins dè lào decheindrè oquie. Et fail'ài cein vairè! l'agaff'avont lè jambons tot crus, fasiont duès moocès dè 'na bocllia dè sàocesse ào fèdzo et on quartai dè lard dè doze livres eintre on part dè leu ne lào montavè rein; vo croussivant cein avoué la penna, coumeint se n'aviont rein medzi tandi 'na se-nanna et lào z'ein fail'ài cottè que cottè; assebin clliào pourro dzeins dè per lè, qu'aviont fé bouséri cauquies dzo dévant, étiont, ma fai, bin à pellièrè.

Po ein reveni ào vilho pont dè Tsessé, vo derè don que n'est qu'ein 40 que sè sont dècidà dè lo fèrè et l'est 'na société, avoué d'ài z'acqhenéro, qu'a prai l'affèrè ein mans.

Adon, quand lè herpentiers sont botsi cé ovràdzo, clliào d'ài comitè sont z'u vairè se lo pont ètai fé d'après lo dévi, vairè se n'ia v'ài rein à rederè, recognàitre lo travau et payi lè màitres.

Lo dzo io l'ài sont z'u, l'ont fé 'na petita fèta; clliào dè Tsessé aviont amenà on bosset dè vin et coumeint on poivè bairè po rein cé dzo quie, 'na boun' eimpartia d'ài dzeins dè la coumouna l'ài sè trov'avant assebin.

— Eh bin! què dis-tou dè cé pont? se fe lo présideint d'ài comitè ein trinqueint avoué lo sergent, que cogness'ài du grantein.

— Ye dio que po on pont, l'est on tot galé pont; mà ye sondzo à oquie, dese lo sergent, ein sè gratteint derr'ài n'orohliè.

— Et à quiet?

— Mè peins'è, repond l'autro, que vo z'ài rudameint bin fé dè fèrè cé pont dinse, ein trava d'ào Rhoùno, kà se vo l'avià fé autrameint, ye vu derè ein long, jamè vo n'ein arià vu lo bet.

La découverte de l'Amérique.

Voici comment un farceur racontait l'autre jour cet événement:

Vous savez que Christophe Colomb était un grand ami du roi d'Espagne: ils étaient comme deux doigts de la main. Un jour qu'il alla faire visite à son souverain, il trouva celui-ci qui mangeait des œufs cuits dur avec du sel et du poivre. Ferdinand, de joyeuse humeur, dit à son ami qu'il se plaisait parfois à taquiner:

— Toi qui sais tout, Colomb, je parie que tu ne fais pas tenir cet œuf sur sa pointe.

— Ça dépend... Combien paries-tu? demanda Colomb, qui était un tout malin.

— Une bouteille de mon meilleur Champagne, si tu veux.

— Va qu'il soit dit, fait Colomb.

Et prenant l'œuf, il frappe légèrement sur sa pointe en le posant sur la table. L'œuf reste debout.

Le roi épaté lui dit:

— Ça y est, y a pas... Alors puisque tu es si rusé que ça, je suis sûr que tu saurais me découvrir l'Amérique.

— Peut-être, que dit Colomb. Si tu me donnes un bon vaisseau, on pourrait essayer.

Le roi ne chinda pas; il mit à la disposition de Colomb un de ses meilleurs navires.

Alors Colomb tout content fit voile du côté où pensait que se trouvait l'Amérique. Et le voilà parti. Mais au bout de deux ou trois mois, ses matelots ne voyant rien venir, se mirent à marronner. Et l'un deux regardant l'horizon

s'écria: « Y a pas plus d'Amérique par là que sur ma main. Il faut nous retourner, c'est ce qui a de mieux à faire, sans quoi on met tout en tiupesse sur le vaisseau! »

Colomb voyant que ça pourrait mal tourner leur dit:

— Il faut avoir un peu de patience, mes amis. Voyons, venez avec moi dans ma cabine prendre un verre de riquiqui.

Et ça remit bientôt tous nos gaillards de bonne humeur.

Enfin voilà qu'un beau matin, un des matelots — justement celui qui avait tant marronné — vint dire à Colomb: « Dites donc, notre maître, je viens d'apercevoir la terre! »

— Bah!... Alors c'est l'Amérique, y a pas d'erreur!

Colomb arrive immédiatement sur le pont et ne tarde pas à voir le rivage tout couvert d'hommes aussi noirs que de l'encre. Il leur crie: « Hé! les amis, est-ce ici l'Amérique? »

— Aloo!

— Bon, bon, fait Colomb. Je suppose que vous êtes des nègres.

— En effet.

Puis le chef des noirs ajoute: « Je suppose que vous êtes Christophe Colomb?... »

— Juste! vous avez deviné.

Alors le chef des noirs se tournant vers les siens leur dit: « Cette fois, ça y est, nous sommes découverts. »

Il y avait là une musique allemande qui joua un beau morceau pendant le débarquement; ça mit tout de suite de la diété et tout se passa pour le mieux. Et c'est depuis là qu'on met cinq continents sur la carte de jographie.

Piqûres d'insectes.

La piqûre des insectes est généralement douloureuse et fait souffrir assez longtemps si on n'y apporte remède. Il faut tout d'abord arracher promptement l'aiguillon qui reste toujours dans la plaie et qui, par un mécanisme ingénieux, s'enfoncé toujours davantage. Puis on applique aussitôt un peu de chaux vive en poudre ou une petite compresse d'alcali volatil.

Un homme compétent — nous devons l'avouer — nous a assuré que l'alcali n'avait aucun effet sur les piqûres.

Bref, si on n'a pas ces substances à disposition, on écrase des feuilles de persil, on en exprime le jus et on l'applique sur la plaie.

Pour détruire instantanément la douleur et l'enflure que produit la piqûre des insectes ou celle des orties, il suffit de la frotter avec le suc de la première plante aromatique qu'on trouve sous la main, comme thym, serpolet, menthe, marjolaine, romarin, etc.

Le chlorure de sodium, l'eau vinaigrée, l'essence de térébenthine, le sel en dissolution concentrée sont des remèdes d'un bon effet contre les piqûres. On assure même que la douleur ni l'enflure ne se produisent si l'on frictionne immédiatement la plaie avec de l'eau fortement salée. — Il faut s'abstenir absolument de gratter la place douloureuse.

Livraison d'août de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: Charles Monnard et le conflit franco-suisse en 1838, par Numa Droz. — Fausse route, par Eugénie Pradez. — Capri, par Ad. Ribaux. — Un grand écrivain suisse, Gotfried Keller, par F. Dumur. — Un congrès international. Les éditeurs à Londres, par Ed. Tallichet. — Le pont de bateaux, nouvelle de Jacob Frey. — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve, 1.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.